

John Ross : un mythe sud-africain blanc revisité

Ben Leb dai

► **To cite this version:**

Ben Leb dai. John Ross : un mythe sud-africain blanc revisité. *Alizés : Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion), 2004, Founding Myths of the New South Africa / Les mythes fondateurs de la nouvelle Afrique du Sud, pp.111-125. hal-02344100*

HAL Id: hal-02344100

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02344100>

Submitted on 3 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

John Ross :
un mythe sud-africain blanc revisité

Ben LEBDAI
Université d'Angers

Les écrivains sud-africains Lewis Nkosi, Thomas Mofolo, André Brink, J.M. Coetzee ou Nadine Gordimer ont produit des œuvres dans lesquelles histoire et fiction se sont toujours entremêlées. Reconstruire une mémoire objective, en opposition à l'histoire coloniale officielle, a été au fil des années leur combat implicite et la volonté politique d'asseoir un pays 'arc-en-ciel' a été l'aboutissement de ce long processus de luttes anti-apartheid sur tous les fronts¹. Le peuple sud-africain a besoin de nouveaux mythes, créés par une réécriture des récits des origines en vue d'une compréhension mutuelle et d'une « décolonisation de l'esprit »². « Revisiter » les lieux historiques interprétés de façon tronquée devient vital, sachant que le régime de Prétoria a toujours nié le droit aux Noirs de connaître leur propre histoire, et aux Blancs de savoir toute la vérité.

Comme le rappelle Nadine Gordimer, les Sud-Africains doivent « vivre ensemble »³ aujourd'hui, ce qui nécessite une prise en charge du passé pour l'affirmation d'une mémoire collective

¹ Cf. Nelson Mandela, *Un long chemin vers la liberté*, Paris : Fayard, 1995.

² Cf. Ngugi Wa Thiong'O, *Decolonising the Mind*, London : James Currey, 1986.

³ Nadine Gordimer, *Living in Hope and History*, London : Bloomsbury, 2000, 114 (ma traduction).

multiraciale positive. Dans ce cadre, je propose d'analyser un roman publié en 1987 par Stephen Gray, *John Ross, The True Story*, qui a été ignoré par la critique littéraire consacrée à l'Afrique du Sud, et qui mérite que l'on souligne son importance dans la démarche de recouvrement d'une mémoire collective authentique, de discuter l'originalité de sa conception, de son écriture et de sa capacité à réécrire une page d'Histoire⁴.

Toute histoire officielle est créatrice de mythes, par les non-dits et par la valorisation de faits historiques, pour une cohésion sociale et politique du groupe dominant. Antonio Gramsci montre dans *Prison Notebooks*⁵, comment un état utilise l'école et la presse pour défendre sa vision de l'histoire, ce qui est le cas du régime de Prétoria qui écrit sa version de l'histoire. Dans cette perspective, la télévision sud-africaine a diffusé en 1986 une série, « John Ross, une aventure africaine »⁶, qui raconte l'histoire « extraordinaire » d'un matelot écossais qui a parcouru un pays « sauvage » à pied, sur une distance de 960 km, de Port Natal (Durban) au port portugais de Lourenço Marques au Mozambique, pour ramener des médicaments à seize marins, naufragés comme lui du navire *Mary* en 1825⁷. Cette série télévisée sublime l'héroïsme extrême de John Ross en mettant en scène ses aventures courageuses dans un environnement violent. Le film flatte l'orgueil du Sud-Africain blanc tout en distillant un discours colonialiste implicite faisant croire que la terre sud-africaine était vierge avant l'arrivée des blancs⁸. Pour le régime de Prétoria John Ross est une preuve incontestable de cette « vérité » et une statue a été érigée à sa

⁴ Stephen Gray, *John Ross The True Story*, Middlesex : Penguin, 1987. Stephen Gray est aussi critique littéraire. Aucune référence n'est faite à ce roman dans *Novel Histories*, de Michael Grenn, Johannesburg : Witwatersrand, 2000, dont la thématique est l'histoire et le roman, par exemple.

⁵ Cf. Antonio Gramsci, *Selections from Prison Notebooks*, London : Lawrence and Wishart, 1982 (Chapitre « The modern prince », p. 195).

⁶ Le producteur de cette série sur « SABTV » est Tamara Semevsky.

⁷ Le naufrage a lieu le 30 septembre 1825 à 14h 20. *John Ross : The True Story*, (p. 16).

⁸ Il est à noter que les Hollandais, les Boers, se font appeler « Afrikaners », habitants de la terre d'Afrique, comme le souligne André Brink dans une interview par Corinne Moutout dans *Défi sud-africain*, Paris : Autrement, 1997, p. 190.

mémoire au port de Durban. Stephen Gray réagit à cette série télévisée en publiant *John Ross, The True Story* pour démontrer un cas de « falsification historique » pour reprendre les termes de Marianne Cornevin⁹. Animé par un devoir de justice, Stephen Gray donne la version authentique de l'histoire de John Ross, s'appuyant sur deux documents rédigés par John Ross lui-même, auxquels le grand public n'a pas accès : *Loss of the Brig 'Mary' at Natal, with Early Recollections of that Settlement*, qui date de 1853, et une lettre publiée dans le *Times* en 1873.¹⁰

La stratégie textuelle du roman de Stephen Gray rappelle les romans du XIX^e siècle dans lesquels le lecteur est averti de ce qu'il va lire. En effet, dans le prologue, Stephen Gray s'adresse au lecteur : « Je vous livre John Ross et je vous conseille de vous préparer à quelque chose de différent par rapport à vos habitudes » (p. 2)¹¹. Le terme « habitude » indique qu'il cible principalement les Sud-Africains, faisant référence à l'idéologie coercitive du régime de Prétoria. La force du texte réside dans la forme romancée de ce qui a été occulté, en l'occurrence l'expérience extraordinaire du jeune Ecossais qui, pour échapper à la misère de Glasgow, embarque sur le « Mary » qui échoue sur les côtes de Durban. A quatorze ans, John Ross se retrouve parmi le peuple Zulu et le roi Chaka l'adopte comme « fils ». L'histoire « officielle » sud-africaine, relayée par la série télévisée, dissimule ce fait historique unique. La diégèse révèle la volonté du romancier sud-africain blanc, de ne pas occulter l'histoire telle qu'elle a été vécue. Par la fiction, il décide de contribuer à la construction de nouveaux mythes fondateurs pour sortir de la dichotomie noir/blanc, en orientant l'interprétation de son texte : « Nous avons un nouveau travail à faire, de manière constante : celui de rassembler l'histoire pour lui donner un sens, pour nous,

⁹ Marianne Cornevin, *L'apartheid : pouvoir et falsification historique*, Paris : Unesco, 1979, p. V.

¹⁰ Ces documents se trouvent à Killie Campbell Africana Library. Par ailleurs, Stephen Gray remercie en avant propos le réalisateur de la série télévisée Tamara Semevsky pour avoir fait le film. Il mentionne que ce même réalisateur l'a en fait encouragé à écrire le roman.

¹¹ Stephen Gray, *John Ross The True Story*, Middlesex : Penguin, 1987, 2 (ma traduction). Toutes les citations proviennent de cette édition.

maintenant » (p. 2). Construit sur dix chapitres, *John Ross : The True Story* n'est pas une succession de démentis par rapport au film, mais un véritable récit initiatique d'un adolescent où se mêlent la découverte du corps, du désir, de la sexualité et l'apprentissage de la vie dans un milieu d'adultes. Il raconte ses rêves érotiques, ses angoisses et ses attentes. La diégèse mêle le récit d'aventure à l'histoire de rencontres humaines et révèle avec talent, vu la complexité de la trame historique et le nombre de personnages impliqués, un monde Zulu tel que John Ross l'a vécu. Stephen Gray produit un roman hybride où se mêlent le récit historique, le récit biographique, le témoignage, le récit de mémoire, tout cela mêlé à un récit d'aventure avec une fiction riche, car le romancier utilise son imaginaire pour « mettre en scène » une histoire originale, tout en se permettant d'intervenir dans le texte en tant qu'auteur, supplantant parfois le narrateur. La trame du récit met le lecteur en situation d'attente par rapport au sort des différents personnages tels que les marins anglais, les Zulus, le roi Chaka, la reine mère Nandi, les esclaves ou John Ross. Le narrateur hétérodiégétique mène l'intrigue en racontant l'histoire du point de vue du personnage principal en donnant au récit l'ultime forme d'une biographie romancée. Au discours narratif, s'ajoutent des précisions d'ordre historique qui authentifient certains événements, par rapport à l'histoire tronquée de la série télévisée dans laquelle les faits de vie de John Ross sont qualifiés d'« incorrects » (p. 2) par l'auteur/narrateur.

Le paratexte est révélateur d'une démarche volontariste à la fois de l'éditeur et du romancier, comme on peut en juger par le choix du titre, *John Ross : The True Story*¹², la vraie histoire, par l'explication publicitaire d'un sous-titre accrocheur : « Les faits réels au-delà de la série télévisée »¹³, par la photo de l'acteur qui a joué le rôle de John Ross, par la couverture aux couleurs brillantes rouge et noire¹⁴, et par la bibliographie qui renvoie aux sources d'information¹⁵. Dans un souci de véracité et d'historicité, deux

¹² Je souligne l'adjectif « True ».

¹³ « The real events behind the TV serial » Book Cover, Penguin, 1987.

¹⁴ Le « design » de la couverture du roman a été conçu par Nicholas de Klerk.

¹⁵ Il indique les sources suivantes : *The Diary of Henry Francis Finn, Thunder over Africa* par Gunter Rex, *Travels and Adventures in Eastern Africa (Natal)*

cartes géographiques sont insérées dans le texte : la carte « Royale de Port Natal » montrant le lieu du naufrage du *Mary* (p. 38) et la carte de toute la région indiquant la distance entre Port Natal et la baie Delagoa où se trouve le port de Lourenço Marques¹⁶ (p. 138). L'incipit est particulièrement significatif car le romancier propose un pacte de lecture : il promet de ne pas fabuler sur John Ross : « Voici ma version de l'histoire du vieux John Ross. Elle est différente des autres, parce que cette fois-ci il se trouve qu'elle est substantiellement vraie. Cette revendication, je la démontrerai tout au long du récit » (p. 2). En effet, des extraits des écrits de John Ross ponctuent les moments forts du récit comme les réflexions laudatives sur Chaka, ou le discours adressé au peuple Zulu en 1853. Ces citations qui authentifient le texte fictionnel ne sont pas hors texte : elles sont intégrées harmonieusement au texte narratif. Toute cette stratégie d'annonce indique que le lectorat premier est ciblé : ce sont les téléspectateurs de la série. Néanmoins, la portée du texte va au-delà, interpellant la conscience des Sud-Africains qui s'intéressent à l'histoire de leur pays. C'est probablement pour la première raison que les critiques littéraires ne se sont pas intéressés à ce roman pourtant essentiel dans la construction de nouveaux mythes. Il est vrai que la couverture rappelle celles des romans « d'Onitsha market » du Nigéria, ou celles des mauvais romans de gare. Pourtant, *John Ross : The True Story* est riche à la manière de romans historiques : en événements, en rebondissements, en actions et stratégies et en personnages historiques comme le roi Chaka ou John Ross qui, dans sa vie d'adulte, a lutté contre l'esclavage sur l'île de Santa Lucia.

Physiquement, John Ross est décrit comme un adolescent que l'on remarque grâce à ses tâches de rousseur et à ses cheveux « que l'on ne peut oublier tant ils sont rouge vif » (p. 3), au point où les Zulus montrent « une grande fascination » (p. 51) pour cette couleur de feu. Ce personnage historique est présenté comme étant d'une naïveté déconcertante. Paradoxalement, c'est son innocence

1836) par Nathanaël Issacs, le récit de Maclean, C. R. alias John Ross, *Loss of the Brig « Mary » at Natal, with early Recollections of that Settlement* (1853) ainsi que 'Letter to the Times' (1873), *Chaka* de Thomas Mofolo, *Febana* de Watt Elizabeth.

¹⁶ Ces deux cartes ont été dessinées par Nicholas de Klerk.

et son sens de l'humour qui le sauvent de situations périlleuses car dans le temps du roman il vit dans un monde dur de marchands sans état d'âme. Tout au long du récit, il demeure attachant. Etablir un inventaire de ses péripéties, racontées avec brio et moult détails n'est pas notre propos. C'est sa perception lucide de l'Afrique et ses commentaires étonnamment éclairés, vu le contexte conquérant et colonialiste de l'époque, qui interpellent. Le lecteur entre dans la psychologie du personnage par des détails. John Ross possède l'intelligence du cœur et un sentiment d'équité qu'il hérite de sa mère comme le fait remarquer avec ironie le capitaine anglais Norton : « Ta mère aurait dû t'acheter un peigne au lieu des *Droits de l'Homme* » (p. 8). Cette référence souligne la base d'une personnalité construite sur une enfance pauvre, avec une mère consciente de sa situation sociale. Ne pouvant pas subvenir à ses besoins, elle l'encourage à partir pour apprendre un métier, avec pour tout bagage, les Droits de l'Homme. Ses faits et gestes démontrent qu'il a été « un homme d'honneur » (p. 47) toute sa vie, comme promis à sa mère. La première falsification de l'histoire, c'est le nom John Ross qui est une invention de Nathanaël Isaacs. Ne se rappelant pas du nom de ce jeune matelot lors de la rédaction de son journal, il décide de le nommer ainsi¹⁷. Charles Rawden Maclean, né en 1812, sera pour la postérité sud-africaine John Ross. Il est à noter que dans le roman aucun personnage ne l'appelle John Ross. Pour les Zulus, il est Jackabo, nom donné par Chaka, et pour les Anglais il est « boy » ou « child ». Cette question du nom de John Ross démontre les défaillances, les inexactitudes que peuvent contenir les textes dits « historiques ».

Ce roman à tiroirs révèle la mentalité peu scrupuleuse des Anglais. Le sens de la justice de John Ross ne s'est pas développé au contact de ses compatriotes, mais s'est aiguisé auprès du peuple Zulu. Son regard sans préjugés est en porte-à-faux avec celui des membres de l'équipage du *Mary*, des officiers et des marchands. La vision du monde colonialiste naissant est transcrite avec humour et stupeur. John Ross constate que le seul souci des Anglais est de s'enrichir par le commerce de l'ivoire, de l'or et des esclaves. John

¹⁷ Il a pensé que John Ross était un nom commun écossais. Voir Nathanaël Isaacs, *Travels and Adventures in Eastern Africa*, 2 Vol., Cape Town, 1935-36.

Ross rapporte les luttes entre Européens pour les sphères d'influence. Observateur, il note que le but premier de ses compatriotes anglais est de « soustraire la région du Natal aux Français et aux Portugais » (p. 23). La question des autochtones devient centrale dans le roman dans la mesure où le mythe de la « Terre promise »¹⁸, de la thèse d'une Afrique du Sud vierge de tout habitant à l'arrivée du Blanc, comme le proclame le texte officiel *South Africa* qui dit : « Les blancs d'Afrique du Sud se définissent légitimement comme une nation africaine établie de façon permanente, géopolitiquement enracinée »¹⁹, est contredit par John Ross qui montre que pour les marchands et colonialistes militaires de l'époque, les Zulus existaient bel et bien²⁰. Il témoigne du nomadisme des différentes tribus qui vivent de l'élevage. Avant le naufrage, John Ross entend parler des Zulus en ces termes : « Ils disent que la terre Zulu est gouvernée par un roi méchant, le roi Chaka qui possède l'or et qui ne le laissera pas prendre » (p. 25). Sur un ton plus léger, l'adolescent prête l'oreille lorsque la beauté des jeunes filles Zulu est vantée. Il s'exclame par rapport à ces désirs naissants : « Terre des Zulu prends moi ; venez jeunes filles » (p. 20). Au Fort, Rachael, une esclave Hottentot libérée, lui décrit ses cousins Zulus qui sont « grands et forts et noirs » (p. 37). John Ross rapporte sans préjugés sa première rencontre avec deux Zulus qui surveillent leur pâturage sur la côte. Il les voit mais ne s'enfuit pas, même si on lui a dit qu'ils étaient des cannibales. Ils se toisent, s'observent, s'assurent qu'ils ne sont pas un danger l'un pour l'autre. John Ross est impressionné par leur stature et les Zulus par son odeur. Un échange verbal s'instaure. John Ross ressent de la gêne, voire de la honte à ne pas comprendre leur langue. La langue de l'autre n'est plus la langue du sauvage mais une langue à part entière. Le narrateur évoque même le terme « d'humiliation »

¹⁸ Mythe créé par Smith, dans Paul Coquerel, *Afrique du Sud, histoire séparée*, Paris : Gallimard, 1992, 40.

¹⁹ Dans *South Africa*, 20, cité dans Marianne Cornevin, *L'apartheid : pouvoir et falsification historique*, Paris : Unesco, 1979, 62. *South Africa* est la publication officielle de l'histoire de l'Afrique du Sud vue par les Blancs.

²⁰ Cf. Bertrand Lugan, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Paris : Perrin, 1986 (19-51) Lugan rapporte que Luiller-Lagaudiers écrit en 1708 que « le peuple de ce pays... approche plus de la bête que de l'homme », p. 39.

(p. 50) « parce qu'il ne pouvait ni comprendre, ni répondre » (p. 50) Un discours inversé s'installe, celui de ne pas prôner de suprématie d'une langue sur une autre. John Ross apprendra le Zulu avec Langalabele, le bras droit de Chaka, et le parlera « couramment » (p. 181). Pour lui la communication passe par la connaissance de l'autre et en Afrique les Zulus sont majoritaires. Le texte transcrit cette réalité et s'inscrit dans ce respect linguistique en incluant des termes et des expressions zulus comme : « Sanibona, Wethu » (p. 78), « Silwanas » (p. 71), « Abehule » (p. 58), « Madebele » (p. 59), ou « Ikuku » (p. 59), « Ize » (p. 93), « Bayete » (p. 97).

L'écriture de Stephen Gray, à la fois précise et évocatrice, introduit le lecteur dans le monde Zulu et lui transmet toute la complexité de la cour de l'empereur Chaka. Lors de son premier séjour en pays Zulu avec Hutton, King, Finn et Farwell qui rencontrent Chaka pour négocier leur présence en terre Zulu, John Ross découvre que la vie quotidienne des Zulus ressemble à celle des Ecosseis. Son regard neutre et sans préjugés donne toute sa force au roman. John Ross apporte une interprétation différente des faits de conquête. Robben Island sert déjà de prison pour des mercenaires comme Jacob. Pour John Ross, King, Isaacs, Farwell et Ned Cameron ne sont pas « les valeureux explorateurs-hommes d'affaires... ou les grands pionniers Blancs » (p. 85), mais des hommes manipulés par Chaka qui a besoin de leur savoir-faire technologique en matière d'armement pour ses conquêtes régionales. Ils sont « simplement les mercenaires du roi Chaka » (p. 85). Ce texte donne une autre vision de Chaka qui est essentiellement décrit comme sanguinaire dans *South Africa*,²¹ et dans le roman de Thomas Mofolo, où il est manipulé par un sorcier.²² Par le biais de dialogues ou de discours rapporté, on apprend qui est Chaka. Le vieux chef Sothobe narre l'enfance mal-

²¹ *South Arica*, cité par Marianne Cornevin dans *L'apartheid : pouvoir et falsification historique*, 97.

²² Thomas Mofolo, *Chaka, une épopée bantoue*, Paris : Gallimard, 1981. Le Chaka de Mazizi Kunene est plus historique. Voir l'interview de Mazizi Kunene où il affirme que Chaka de Thomas Mofolo a été corrigé par des missionnaires qui ne voulaient pas d'un Chaka positif, d'un Chaka héros, dans *Commonwealth*, Vol. 10, N° 2, printemps 1988, 34-42.

heureuse du roi. Rejeté durant son enfance, Chaka, fils illégitime du Roi Senza'ngakona²³, est passé à la tête d'une armée de vingt-huit hommes puis grâce à une stratégie politique, il est devenu le roi du peuple Zulu. John Ross témoigne de l'organisation minutieuse des cérémonies de réception du roi Chaka, du protocole Zulu, des règles et de l'étiquette à respecter. Dans le monde Zulu, les symboles de la royauté sont « l'homme lui-même » (p. 90), sa force physique et mentale. Lors de la cérémonie, Chaka « était aussi nu que le jour de sa naissance » (p. 90), mais « s'il se levait on aurait senti l'ombre de l'homme couvrir toute la terre » (p. 90). John Ross dit son admiration, rapporte la réalité mais communique aussi la force que dégage Chaka. Il révèle la vénération que lui portent les Zulus et montre que le mythe Chaka se met en place de son vivant. Chaka le stratège et Chaka l'idéologue s'expriment dans ce récit. Chaka enseigne à son peuple le chant du peuple Zulu que John Ross apprend par cœur : c'est l'histoire d'un couple de tisserins qui construit son nid mais qui n'ignore pas les possibilités de guerre. Ce chant révèle toute l'idéologie du peuple Zulu, un peuple vaillant, toujours prêt à conquérir et à unifier les tribus. Ces détails ne sont pas présents dans le Chaka de Thomas Mofolo. L'image du Chaka sanguinaire est atténuée car John Ross le décrit comme un grand mime et un chanteur doué avec une « une voix de basse » (p. 91). Une vision positive de Chaka est transmise. Il est le roi qui sait être à l'écoute de son peuple et des étrangers blancs qu'il accueille avec générosité. Sur le plan de sa relation personnelle avec Chaka, John Ross évoque avec tendresse comment ce dernier a été sensible à sa frayeur pendant la cérémonie ainsi qu'à ses blessures aux pieds. En effet, Chaka le place à côté de lui et une connivence s'installe entre eux au point où John Ross devient « le gamin le plus gâté du pays Zulu » (p. 100).

Dans la version officielle de l'histoire de John Ross, une information majeure est omise car elle n'honore pas les Anglais. Fynn, Isaacs et King donnent John Ross comme esclave à Chaka en échange d'une autorisation d'occupation de la côte et de chasse

²³ Dans *Chaka* de Thomas Mofolo, Senza'ngakona est le nom du père de Chaka (p. 26), Joseph Ki-Zerbo confirme le nom dans *Histoire de l'Afrique Noire*, Paris : Hatier, 1978, 355. Hadrian Alexander donne la date de naissance de Chaka, 1785, dans *L'Afrique du Sud*, Paris : Hachette, 1995, 10.

pour l'ivoire. Il est surprenant d'apprendre que Chaka a été le premier roi noir à avoir un esclave blanc. John Ross, esclave en pays Zulu ne glorifie pas ses compatriotes, et cela a été effacé des tablettes. Sur le plan de l'histoire, John Ross dénonce la roublardise des Anglais qui ont laissé croire à Chaka qu'il allait être l'égal du roi George IV qui avait des esclaves. Le narrateur donne le point de vue de Chaka qui adopte John Ross comme un fils car il ne comprend pas que l'on traite un enfant comme le font les Blancs. Ces faits historiques n'apparaissent pas dans les écrits de M. King, M. Isaacs ou dans le journal de M. Fynn. Ces derniers omettent tout ce qui n'est pas à leur avantage comme le souligne le narrateur : « Durant trois ans, pratiquement sans interruption, oublié par ceux qui notaient les archives, John Ross a vécu dans le 'Kraal' de Chaka. Il est devenu le premier Zulu blanc » (p. 109). John Ross est « zulusé » au point où son apparence physique se transforme. Les épouses de Chaka tressent ses cheveux à la mode Zulu, elles l'enduisent de crème de lait pour le protéger du soleil, lui apprennent à s'endurcir les pieds avec du charbon et à se faire des tatouages de guerriers Zulus. Sa culture Zulu se développe au même rythme que les apprentis-bergers Zulus, à la demande de Chaka. Il apprend à reconnaître les animaux à leur cils. Chaka veille à ce qu'il soit bien nourri pour devenir aussi fort que les Zulus. Avec des mots justes, Stephen Gray raconte l'intégration de John Ross dans cette société Zulu ouverte. Sa reconnaissance pour Chaka qu'il appelle « mon père » (p. 126), est un cri du cœur et l'auteur cite un extrait de *Natal Papers* pour prouver l'authentique admiration de John Ross pour Chaka, qualifié de sauvage par les colonialistes anglais, mais décrit comme un homme attentionné dans le document d'archive : « Chaka était un homme d'une grande compétence naturelle même s'il a été peut-être cruel et capricieux sous certains aspects. Mais je lui dois beaucoup et ma gratitude est entière » (p. 111). Ce témoignage est capital pour la réécriture de l'histoire de Chaka, toujours présenté comme dictateur. L'adolescent reconnaît qu'il a appris les valeurs de la vie, la sagesse, l'art de la négociation, le respect de « l'Autre » et le courage avec les Zulus, affirmant que ces qualités sont inhérentes à leur culture. Il décrit l'organisation du peuple Zulu et révèle que si cette nation est patriarcale, le rôle des femmes est néanmoins valorisé. Nom-

breuses sont celles qui occupent des positions clés dans l'armée et la garde rapprochée de Chaka est composée de femmes. Le jeune Ross admire les guerriers Zulus, décrit leurs armes et leur fameuse machette « assegai » (p. 88), ainsi que leurs chants de guerre. Si Chaka est un chef de guerre incontesté, John Ross montre qu'il est un véritable stratège, comparé à un « pharaon » (p. 57) par Farwell. A la tête d'un royaume, il est un véritable stratège, réunissant régulièrement ses proches collaborateurs pour discuter du budget de la nation, pour programmer l'expansion de l'empire Zulu qui signifie « coup de tonnerre » (p. 139) mais aussi « paradis » (p. 139). John Ross rapporte l'idée d'un Chaka rassembleur, unificateur. A ce propos, Marianne Cornevin confirme cette donnée historique : « Dans l'histoire du monde, il est certainement peu d'exemples d'une aussi extraordinaire capacité d'intégration que celle des Zoulous dans la première moitié du XIX^e siècle »²⁴.

Ayant été adopté par Chaka, connaissant les deux langues, l'anglais et le zulu, John Ross se retrouve dans une position privilégiée pour juger des intentions des uns et des autres. Sur le plan de la géopolitique, il rapporte les tractations malhonnêtes, les trahisons des marchands anglais vis-à-vis de Chaka qui croit que M. King va mettre en place un protocole d'échange avec le roi George IV. Ce qui est subrepticement mis en place, c'est la possibilité d'exploiter l'ivoire. Le texte rapporte les incompréhensions, mais surtout la roublardise des Anglais, opposées à l'honnêteté et à la loyauté de Chaka, perçu par John Ross comme un homme de parole qui pense réellement que les Blancs qui arrivent sur ses terres africaines sont de véritables messagers entre lui et le roi d'Angleterre. En stratège, Chaka possède une vision internationale de la coopération. John Ross parle du désir de Chaka de s'allier aux Anglais pour contrer les Portugais qui font un commerce d'esclaves du côté de Lourenço Marques. Chaka nomme même un ambassadeur, Sothobe, pour porter un message au roi d'Angleterre. Ce dernier ne dépassera jamais Port Elizabeth où il est arrêté pour espionnage par les Anglais de ce comptoir. Chaka découvre leur malveillance mais persiste dans sa démarche diplomatique en envoyant par les terres l'Anglais Cane, porteur

²⁴ Marianne Cornevin, *ibid.*, 98-99.

d'un message d'amitié à George IV. Cet épisode est authentifié par un extrait du texte original de John Ross qui montre que les Anglais, les Portugais et les Français ont leur stratégie marchande et militaire mais que Chaka défend ses intérêts et développe sa propre vision géopolitique. S'il envoie une armée pour attaquer les Portugais à Delagoa Bay, ce n'est pas pour favoriser les Anglais et leur monopole sur l'ivoire mais pour punir les Portugais qui ont utilisé son ennemi le Roi Shoshangane qui les aide dans leur « commerce d'esclaves » (p. 119). Delagoa Bay où John Ross se rend pour chercher des médicaments, non pas pour les marins anglais comme le dit la série télévisée, mais pour la reine mère Nandi, gravement malade, est un port de transit pour esclaves embarqués sur des navires « yankee » (p. 146), en partance pour l'Amérique. John Ross décrit les navires espagnols en partance pour Cuba, les navires français pour les Seychelles ou l'Île de la Réunion, et apprend que les Arabes louent des navires européens pour leur commerce d'esclaves. Le narrateur qualifie l'esclavage qui a sévi de la fin du 16^e siècle au début du 19^e siècle dans cette partie du monde, comme étant « le plus sombre des crimes de toute l'Histoire » (p. 148). Le narrateur/auteur révèle que la première guerre moderne contre l'esclavage, « la guerre Zulu-Shangaan » (p. 173)²⁵, a été menée par Chaka en 1828. L'image de Chaka condamnant fermement l'esclavage est à souligner : « Nous n'avons que du mépris pour les Blancs, dont la seule volonté est de faire des Noirs des esclaves » (p. 85). Essayant de comprendre le concept de l'esclavage lors d'une conversation avec ses hôtes anglais, il s'étonne que le roi anglais ne donne pas leur liberté aux esclaves après un certain temps : « Ne sont-ils pas promus par la cour du roi Mjoji, s'ils sont loyaux et diligents, comme sont les hommes dans mon royaume? N'importe qui peut être Zulu » (p. 103). La défaite de Chaka s'explique par sa stratégie de lutte contre l'esclavage qui n'est aucunement mentionnée dans *South Africa*. Dans son dessein d'expansion, Chaka doit choisir entre attaquer les Anglais à Cape Town pour l'affront fait à son ambassadeur Sothobe, ou envahir le Mozambique et punir son

²⁵ La seconde a été la guerre civile américaine (American Civil War) de 1861-1865, où il y a eu plus de 600 000 morts.

ennemi Shoshangane pour son commerce d'esclaves avec les Portugais. Il opte pour la seconde stratégie qui lui fut fatale puisque « 30 000 de ses hommes, femmes et enfants sont morts à cause d'épidémies comme la maladie du sommeil » (p. 172-173). Cette expédition a profité aux Anglais qui se trouvèrent libres de développer leur commerce de l'ivoire et de faire main basse sur « trois millions et demi d'éléphants » (p. 173), sans être inquiétés par Chaka. La tristesse de John Ross à ce sujet est réelle car il compare ses compatriotes à des invités qui profitent d'une faiblesse de leur hôte pour s'emparer de ses biens. En son for intérieur, John Ross refuse d'être partie prenante de ce « processus de colonisation » (p. 173). Sa relation avec le peuple Zulu est si intense que c'est avec tristesse qu'il apprend l'assassinat de Chaka le 22 septembre 1828²⁶. Il pleure alors la perte de « sa vie africaine » (p. 182). Le narrateur insiste sur cette émotion exprimée dans un monde capitaliste naissant où le commerce des hommes et des biens, la cupidité et le profit sont le moteur d'un mépris caractérisé vis-à-vis de tout un peuple qui durera près de deux siècles. Fidèle à ses principes, John Ross terminera ses jours à Santa Lucia, la première île britannique à libérer ses esclaves. Jusqu'à son dernier souffle, John Ross sera fidèle à l'esprit de Chaka en défendant le droit des Noirs à être libres. En 1846, il aide les membres de son équipage à se révolter après leur arrestation en Caroline du Nord, parce qu'ils étaient Noirs et libres. Lorsque les Britanniques occupent définitivement la région du Natal, il envoie en 1853 une lettre de soutien au peuple Zulu dans laquelle il réitère sa fidélité et sa volonté à être de leur côté dans leur lutte « pour leur liberté » (p. 187), qui ne verra le jour qu'en 1994.

John Ross : The True Story s'inscrit dans ce que Paul Ricoeur appelle « le devoir de mémoire à l'encontre de certains usages rusés des stratégies d'oubli, à la faveur desquels on

²⁶ Chaka a été assassiné par Mbopa, Mhangane et son demi-frère Dingane. Mhangane est celui qui a poignardé Chaka, avec la lance de Mbopa. Mhangane et Dingane ont ensuite assassiné Mbopa et enfin Dingane a assassiné Mhangane et ainsi il a pris la succession de Chaka. Lire la pièce de théâtre de Seydou Badian qui met en scène la mort de Chaka : Seydou Badian, *La mort de Chaka*, Paris : Présence Africaine, 1972.

s'emploie à ne pas vouloir savoir »²⁷. Stephen Gray rétablit la vérité sur la vie de cet Ecossais pris dans la tourmente de l'Histoire en donnant une vision de l'intérieur du monde Zulu et de Chaka²⁸. Le mode d'écriture hybride de ce roman, symbolique de cette nouvelle Afrique du Sud, transmet une vérité avec une capacité à recréer l'émotion par la fiction en authentifiant des faits d'histoire. Le lexique évocateur donne au personnage de John Ross une intériorité convaincante. Respectueux de la personne humaine, il devient attachant au fil des pages. Le respect de l'autre est le message implicite ultime d'un texte didactique qui raconte l'expérience du seul Blanc à avoir vécu véritablement une vie de Zulu, ce qui donne à la statue de John Ross à Durban une symbolique opposée à celle initiée par le régime de Prétoria. La statue endosse désormais le symbole positif d'un dialogue qui a eu lieu entre un Blanc et un Noir, entre Jackabo et Chaka, en 1825. Stephen Gray s'inscrit dans une démarche constructive de réhabilitation de l'histoire d'un passé manipulé, confisqué, en jetant les bases culturelles pour une Afrique du Sud équitable. *John Ross : The True Story* appartient à ces textes littéraires sud-africains où fiction et réalité reconstruisent les mythes fondateurs positifs²⁹. Ce roman hybride brouille le message de la série télévisée dans un contexte politique en évolution, s'inscrivant dans cette littérature sud-africaine « composée de tendances intellectuelles dans l'histoire »³⁰. Dans le cas présent, la tendance consiste à vouloir sortir de la mentalité apartheid.

Ben LEBDAI
Université d'Angers

²⁷ Paul Ricoeur, « Entre la mémoire et l'histoire », dans *Transit*, n°22, 2002, 3. cf. site internet Transit-Virtuelles Forum.

²⁸ Nelson Mandela rapporte dans ses mémoires l'importance de Chaka dans la lutte anti-apartheid. Voir *Un long chemin vers la liberté*, Paris, Fayard, 1995, 214.

²⁹ Voir le roman de André Brink, *A Chain of Voices*, London : Vintage, 2000, qui raconte l'histoire d'une révolte d'esclaves qui a eu lieu en 1824 en Afrique du Sud., ou encore *Dusklands* de J. M. Coetzee, Harmondsworth : Penguin, 1983.

³⁰ Njabulo S. Ndebele, « South African Literature and the Construction of Nationhood », dans *Staffrider*, vol. 10, n°4, 1992, 25.



BIBLIOGRAPHIE

- Alexander, Hadrian, *L'Afrique du Sud*, Paris : Hachette, 1995.
- Badian, Seydou, *La mort de Chaka*, Paris : Présence Africaine, 1972.
- Brink, André, *A Chain of Voices*, London : Vintage, 2000.
- Cocquerel, Paul, *Afrique du Sud, l'histoire séparée*, Paris : Gallimard, 1992.
- Cornevin, Marianne, *L'Apartheid : pouvoir et falsification historique*, Paris : Unesco, 1979.
- Gramsci, Antonio, *Selections from Prison Notebooks*, London : Lawrence and Wishart, 1982
- Gray, Stephen, *John Ross : The True Story*, Middlesex : Penguin, 1987.
- Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique Noire*, Paris : Hatier, 1978.
- Mandela, Nelson, *Un long chemin vers la liberté*, Paris, Fayard, 1995.
- Mazizi Kunene, *Emperor Shaka the Great: A Zulu Epic*, London : Heinemann, 1981.
- Mofolo, Thomas, *Chaka, une épopée bantoue*, Paris : Gallimard, 1981.
- Moutout, Corinne, *Défi sud-africain*, Paris : Autrement, 1997.
- Ngugi Wa Thiong'O, *Decolonising the Mind*, London : James Currey, 1986.